

Jacqueline ZINETTI

HISTOIRE DE MICHAEL

Bonjour Michael

Hier, dans le train qui me ramenait en Touraine, j'ai beaucoup pensé à toi, toi, l'enfant que j'étais. Et cette nuit, je n'ai pas très bien dormi.

Tu n'aimes pas que je rabâche le passé, je le sais, mais là, je n'ai pas pu l'éviter, le souvenir a surgi par surprise, alors que j'étais accoudé au comptoir d'un bistrot à la gare Montparnasse, en attendant l'heure du départ.

Quel âge avait-il ce garçon ? Seize ans environ, il avançait d'un pas chaloupé, casquette à l'envers, quand soudain, comme sortis d'un téléfilm américain, trois inspecteurs en civil l'ont empoigné. Il s'est débattu en gigotant dans tous les sens, comme un nouveau-né affamé. Son petit corps maigrelet flottait dans ses vêtements, et semblait leur glisser entre les mains pendant qu'ils le fouillaient. Il a protesté, sans conviction :

- Lâchez-moi, merde, n'allez pas me foutre au trou pour un peu de shit ! Il avait une voix d'enfant.

- Et ça, c'est quoi ? De la poudre de sucre pour mettre dans ton lait ? a ironisé sèchement le grand black, en exhibant un paquet caché dans la doublure de la casquette. L'adolescent a poussé une plainte lorsque les deux autres, un jeune au crâne rasé et un rouquin bedonnant, l'ont écrasé sur le sol pour lui passer les menottes. Le groupe s'est dirigé rapidement vers la sortie, je voyais le flot des voyageurs s'écarter sur son passage, puis les têtes se retourner dans un mouvement synchrone, comme dans un ballet bien ordonnancé. Je suis resté à l'affût, j'avais besoin de les accompagner, jusqu'au bout. J'ai

entendu la sirène du véhicule de police mugir, s'éloigner, et se noyer dans le vacarme parisien.

La scène avait duré deux minutes. À côté de moi, un barbu rougeaud et jovial a lancé :

- Ils auraient tort de chercher du boulot, avec leur trafic, ils se font des couilles en or...

Le garçon de café a approuvé en ricanant. J'avais hâte de retrouver Chinon, mon atelier, mes chats.

Dans le TGV j'ai fermé les yeux. Je sentais ta présence à mes côtés.

Toi, face aux accusations, tu n'as jamais nié, et devant le juge des enfants déconcerté, tu répondais : « Je reconnais ma culpabilité », avant de t'isoler dans un mutisme inviolable.

Première incarcération. Ce n'était pas ce doux balancement des wagons, mais les secousses d'un vieux fourgon de l'Administration Pénitentiaire, qui, en cahotant, te conduisait à Fleury-Mérogis. Menottes aux poignets, tu regardais le paysage défiler à travers les barreaux d'une minuscule fenêtre. Un peu plus tard, une lourde porte s'est refermée derrière toi en claquant, et tu as failli vomir en respirant les odeurs de crasse et de sueur incrustées dans les murs de la cellule. Mais tu n'étais pas désespéré : la haine que tu secrétais était le meilleur des remèdes contre la douleur. Elle te poussait même vers le chemin de la prison, avec l'idée obsédante d'y rencontrer un jour cette bête immonde : la Brute.

Ne prends pas cet air distant lorsque j'évoque cette période, accepte de refaire la route à l'envers, toute la route, il faut que tu m'aides, je ne peux plus m'enfermer dans cet espace restreint, où la peur du passé égale celle de l'avenir.

Observe bien ce buffet en merisier, je viens de le restaurer, c'est un meuble que tu admires, d'une beauté rustique, prêt, de nouveau, à affronter les aléas de la vie. Je l'ai récupéré au fond d'une grange, c'était un tas de planches disloquées que le fermier voulait découper pour sa cheminée. Tu ébauches un sourire narquois en haussant

légèrement les épaules. Oui, j'avoue, elle est un peu grossière, ma comparaison, pardonne-moi, avec le temps, l'imagination s'alourdit, et j'ai maintenant du mal à rivaliser avec toi.

« Cet enfant est d'une intelligence redoutable » disaient-ils, mais l'adjectif transformait la qualité en défaut, ils sont si maladroits, ces professionnels...

Ici, tout est calme, il fait bon, peut-être un peu chaud, mais l'air orageux exalte les parfums du bois et de la cire.

Raconte Michael, les vieux démons se délectent de notre silence, seuls les mots ont le pouvoir de les traquer.

Ma mère détestait tous les humains de la terre, mais elle vouait à ses chats une véritable adoration. Elle les câlinait, les choyait, les appelait d'une voix douce dont ils avaient l'exclusivité. Son préféré était un gros rouquin qu'elle avait baptisé Poussin, à cause de sa fourrure qui virait au roux cendré. Je ne sais pas pourquoi elle le chérissait autant, cette horreur de castrat obèse, il ne bougeait pas le moindre poil à l'appel de son nom, d'une indifférence sidérante, même lorsqu'elle le caressait. Il marchait d'une façon poussive sans rien perdre de son air hautain, pour aller du canapé au lit, du lit au canapé, s'autorisant un petit détour par la cuisine pour dévorer goulûment sa pâtée ou ses croquettes.

Les autres, c'était Noiraud et Grisette : ma mère les avait trouvés un soir d'été dans une boîte en carton, près d'une poubelle, minuscules et moribonds. Quand elle les nourrissait au biberon avec des gestes tendres, je me demandais souvent si elle m'avait un peu aimé, lorsque j'étais, comme eux, petit et vulnérable.

Ils avaient bien survécu, ces deux-là. Noiraud, à six ans, jouait encore comme un chaton, débile heureux, un rien le faisait rire... Grisette était menue, vive, subtile, je lui tirais rarement la queue, à celle-ci, mais je résistais à ses assauts de tendresse quand elle s'approchait de moi en ronronnant. Pourtant, lorsqu'elle lapait son

lait à petites gorgées, les yeux mi-clos, une émotion sans nom me faisait fuir.

J'ai bien du mal à la nommer maman, cette femme du Nord, dure à la tâche, qui travaillait à la chaîne dans un atelier, sans jamais se plaindre. Avec son petit salaire, les fins de mois étaient difficiles, elle me le rappelait durement lorsque j'osais quémander un peu d'argent pour m'acheter du coca ou des bandes dessinées. Pourtant, elle choisissait pour ses chats les terrines les plus raffinées, avec double ration pour son chouchou ; ça me révoltait, tout ce fric qui passait dans cette machine à fabriquer du gras, je l'avais en horreur ce bouddha ventru.

Un jour où il s'était installé près de moi, sur le canapé-lit, me tournant le dos comme si je n'existais pas, je l'ai repoussé rageusement : « Déguerpis de là, gros tas ! » Il m'a griffé le bras en profondeur avec un cri sauvage qui a alerté ma mère. Elle a couru jusqu'au salon et a failli me gifler, mais sa main est retombée ; alors sur un ton étrangement calme, mais conduit par une voix glacée qui continue de me faire frissonner, elle a dit en me fixant :

« Tu es bien le fils de ton père, espèce de brute, tu finiras comme lui ». Quelle haine dans son regard au moment où elle prononçait ces mots ! Pendant quelques secondes, dans ses pupilles dilatées par la colère, j'ai vu passer l'ombre d'un homme hideux auquel je ressemblais.

C'était la première fois qu'elle me parlait de lui, et j'ai découvert pourquoi elle ne m'aimerait jamais, pourquoi je n'étais jamais parvenu à lui arracher la moindre parole de tendresse ou le plus petit compliment. À de rares moments, elle tentait une caresse dans mes cheveux coupés en brosse, ou m'effleurait le front de ses lèvres ; encouragé, j'essayais alors de me blottir dans ses bras, mais son corps entier se crispait, je sentais bien que tout son être me repoussait

.Je me souviens qu'après cet événement, tout a basculé. J'étais un enfant turbulent et moqueur, mais j'adorais l'école, et mes copains. Je suis devenu un adolescent solitaire et violent.

Ce père se matérialisait soudain et s'implantait dans ma vie, il était là constamment, à mes côtés, sombre présence que je haïssais, mais qui me rendait invulnérable. Je me persuadais que quoi qu'il arrive, quoi que je fasse, « la brute » serait là pour me défendre. J'ai glissé doucement vers un monde dont je pressentais l'obscurité, il m'aspirait, et je m'y suis laissé engoutir avec une délectation morbide.

Les professeurs s'inquiétaient : j'étais pris d'accès de colère de plus en plus fréquents, et mes résultats scolaires chutaient. Les uns après les autres, ils convoquaient ma mère. Sur le chemin du retour, pas un sermon, pas un reproche, pas un mot, même lorsque j'ai été renvoyé du collège pour avoir réglé un litige à coups de poing. Que pouvait-elle me dire ? Peu de temps après, elle s'est suicidée. J'avais treize ans.

Ce vendredi de Pâques, j'avais rendez-vous avec ma tante, l'institutrice, à la gare du Nord, pour partager quelques jours de vacances avec elle, à Bruay-en-Artois. Mais au dernier moment, je me suis défilé, et je suis rentré à la maison.

J'ai d'abord cru qu'elle se reposait, allongée sur le canapé, entourée de ses chats. Elle tenait la Grisette contre sa poitrine comme on tient un bébé, et les deux autres semblaient somnoler à ses côtés. Elle était nue sous sa robe de chambre bleue, je l'ai remarqué tout de suite, car l'étoffe était légèrement entrouverte et je percevais l'ombre de son sexe. Gêné, j'ai détourné mon regard et quand mes yeux, en se relevant, se sont posés sur son visage, si pâle... Je me suis jeté sur elle et je l'ai secouée par les épaules pour la réveiller, mais très vite, j'ai lâché prise, car son corps était déjà raidi par la mort, et ce contact m'a révulsé. Alors une main invisible m'a saisi à la gorge avec une

violence inouïe, comme si elle voulait m'étrangler, j'avais mal, je suffoquais, et le cri, qui ne parvenait pas à s'échapper de mes lèvres, a explosé à l'intérieur de mon cerveau, en y dispersant des milliers d'éclats d'effroi et de désespoir.

Je suis resté prostré pendant des heures avant de pouvoir murmurer :

- Pourquoi tu m'abandonnes, pourquoi eux et pas moi ? Je t'en prie, maman, arrête de dormir, je te promets, je ne ferai plus jamais de bêtises, maman, maman, je t'en prie, ne me laisse pas seul.

Plus tard, j'ai compris que Grisette avait probablement été la dernière à mourir, et ma mère avait accompagné son agonie en la caressant, jusqu'au bout, avant d'avalier le poison qu'elle avait administré à ses animaux.

Pendant des années, dès que je croisais un chat, mon cœur s'emballait, ma vue se troublait et je devais faire un grand détour pour l'éviter. Il paraît que ça s'appelle une phobie, c'est ce que m'ont déclaré tous les psychiatres que j'ai rencontrés en prison.

Le vent se lève et le ciel s'obscurcit. Je m'approche de la fenêtre ; le jardin commence à frémir, et la Vienne se teinte en gris, comme les ardoises des toits de cette ville que j'ai aimée au premier regard.

Continue Michael, il ne faut pas que l'histoire se termine là, l'avenir a besoin d'un peu d'espoir.

Le surveillant a ouvert la porte de ma cellule en beuglant :

- Leroux, parloir !

Elle était là, elle avait répondu aussitôt à mon appel. Je l'ai imaginée, bousculée par la foule bigarrée qui se presse devant les portes, juste avant leur ouverture, confrontée aux rituels de sécurité vexatoires du monde carcéral.

J'ai descendu les trois étages en sifflotant, pour tenter de me détendre, car j'étais tenaillé par le trac, et je sentais des pulsations

battre dans tout mon corps. Un gradé m'a interpellé, il m'a prié de me taire et d'enlever les mains de mes poches. J'ai pensé :

- Pauvre con, tu te figures que c'est ici qu'on va apprendre les bonnes manières !

J'ai reçu un coup en plein cœur en l'apercevant. Sur une photo, on aurait pu la prendre pour sa jumelle, mais dès qu'elle m'a reconnu, son visage s'est illuminé, et la ressemblance s'est estompée.

Nous étions assis, face-à-face, séparés par un petit comptoir de bois. Elle a osé prononcer les premiers mots.

- Je suis tellement heureuse de te revoir, après toutes ces années... Heureuse, et... impressionnée ! Tu étais un enfant et maintenant... comme tu es grand !

Elle avait une voix douce.

Le silence s'est installé, j'avais la gorge nouée.

Arlette a perçu mon trouble, et elle a posé sa main sur mon bras en murmurant :

- Michael, ça va ?

- J'ai honte, tellement !

- Je ne suis pas venue ici pour te donner une leçon de morale, mais pour le plaisir d'être avec toi.

- J'ai besoin de ton aide, seul, je piétine, je n'arrive pas à me raconter mon histoire. Je n'arrive pas à comprendre, à comprendre pourquoi... pourquoi je reviens sans cesse dans ce lieu infect. Je m'y vautre, et à chaque fois, je me déteste un peu plus.

- Ta vie aurait pu être tellement différente. Pourquoi as-tu refusé ?

- Je t'aurais déçue, toi aussi.

- Ce sont les adultes qui déçoivent, pas les enfants. Tout le monde a essayé de te convaincre, le juge, les psychologues, les éducateurs, et puis... il y avait la lettre de ta mère.

J'ai de nouveau senti mon cœur s'affoler, mais je n'ai rien dit, j'ai fait comme si je savais.

- Je la relis souvent. Postée le matin de sa mort ! Ta mère n'explique pas son geste, ou si peu, elle écrit simplement qu'elle est lasse, qu'elle n'a plus la force de continuer, mais...

- Elle a oublié que j'existais.

- Ce n'était pas une femme facile, pourtant, elle t'aimait, à sa façon. Elle te connaissait bien, et t'observait, beaucoup, sa lettre le prouve.

- Abandonner un enfant de treize ans...

- Tu parles d'abandon, elle, de loyauté.

Quelque chose vacillait au plus profond de moi, quelque chose qui ébranlait autant mes certitudes que mes doutes, qui me mettait en danger. Elle a hésité un instant avant de poursuivre.

- Son suicide m'a bouleversée, mais je n'ai pas été surprise, c'était comme si je le pressentais depuis toujours, elle était tellement fragile sous sa carapace... Le plus difficile pour moi, c'est de t'avouer ce que j'ai éprouvé lorsque j'ai parcouru sa lettre : elle me suppliait de t'accueillir, de veiller sur toi. J'ai aussitôt imaginé la vie que nous aurions, ensemble, et une joie immense m'a envahie, elle absorbait tout mon chagrin.

Après une courte pause, elle a ajouté :

- Pourquoi tu n'as pas voulu ? Tu es là, et moi je vis dans un désert.

Nous sommes restés silencieux un long moment. Pour lutter contre la vague de tristesse qui s'abattait sur moi, je me suis mis à compter les secondes en suivant des yeux la trotteuse de la grosse horloge murale, puis j'ai fixé une araignée qui passait devant le cadran, et glissait le long du fil par petites saccades, avec l'élégance d'une acrobate.

Elle est sortie de sa torpeur quand je lui ai demandé :

- Et mon père ?

- Elle t'a parlé de lui ?

J'ai ébauché un vague signe de la tête, qui pouvait signifier oui, aussi bien que non.

- Il y a si peu de choses à en dire, c'est une histoire d'une telle banalité ! Séduite et abandonnée... Il était beau parleur, léger, instable, et elle, tout le contraire. Il a disparu du jour au lendemain, quand il a appris qu'elle était enceinte.

- Et...

- Et ?

- Tu sais dans quelle prison il a fini ?

Arlette a levé les yeux vers moi, étonnée.

- Mais ton père n'a jamais fait de prison ! Il a une vie des plus banales, il travaille, il est divorcé, mais il a une famille, plusieurs enfants. Je l'ai aperçu, il n'y a pas si longtemps, dans un magasin, à Bruay, et je l'ai observé, de loin : toujours le même ! Le jeune bellâtre est devenu un vieux séducteur un peu ridicule, il lançait des œillades énamourées à des jeunes femmes qui ne le voyaient même pas. Si tu veux, je te donne son nom et...

- Non, il arrive trop tard.

Un surveillant qui déambulait dans le parloir, a annoncé que les visites se terminaient dans cinq minutes. Alors elle a chuchoté, avec une soudaine fixité du regard :

- Je vais mourir bientôt, un cancer, un mauvais, je n'en ai plus pour longtemps.

Dans son sac elle a saisi une enveloppe, et me l'a tendue.

- C'est la lettre de ta mère.

Quelques instants plus tard, je suis repassé par la fouille, le portique, les mêmes surveillants, mais rien n'était plus pareil. J'avais l'impression de me déplacer dans un monde que je ne reconnaissais pas, onirique, les sons et les couleurs me parvenaient à travers une brume épaisse. Je me suis jeté sur ma paillasse, et j'ai plongé dans le sommeil.

Je n'ai pas entendu mon codétenu rentrer de promenade, je n'ai pas entendu la cassette de reggae qu'il passait en boucle. Lorsqu'il m'a secoué, le jour déclinait.

- Qu'est-ce que t'as à roupiller comme ça ? T'as pris des cachetons ? Allez, viens bouffer.

- Je n'ai pas faim, j'ai mal à la tête, laisse-moi dormir.

Je me suis réveillé dans la nuit. Il ronflait, avec une certaine douceur, comme un animal familier. J'ai écouté les bruits de la prison : les pas pesants des surveillants qui font vibrer les coursives superposées et résonner les escaliers métalliques ; le brouhaha des chaînes de télé des prisonniers insomniaques et les voix saccadées des jeunes des cités qui se chamaillent d'une fenêtre à l'autre, en criant.

J'ai refermé les yeux en serrant l'enveloppe dans ma main, et en me demandant si la loyauté était une déclinaison possible de l'amour.

Derrière mes paupières, mille petits points lumineux multicolores s'affolaient, virevoltaient, clignotaient, et j'étais l'un d'eux, perdu dans cette multitude agitée et incohérente.

Les chats ne m'angoissent plus, j'ai admis que je les aimais, comme elle. C'est ma seule concession à l'amour.

La « brute » a disparu de ma vie, et je n'ai plus jamais remis les pieds en prison. Pendant toute mon adolescence, je me suis identifié à un homme qui n'existait pas. Partout où j'allais, son ombre me suivait,

et son reflet était là, à mes côtés, lorsque je fixais un miroir ou le regard des autres.

Je constatais avec étonnement que sa disparition provoquait un vide en moi, un manque, qui s'apparentait étrangement à des regrets. J'avais eu besoin de créer cette fiction afin d'y projeter toute ma violence, tout ce que je détestais en moi, et que je devais maintenant affronter. Il m'a fallu du temps pour le comprendre.

Le roman s'est arrêté là, inachevé, et pendant vingt ans, je n'ai pas eu le courage de l'ouvrir.

Des éclairs commencent à lacérer le ciel, chargé d'encre et de chaleur. La douleur est sourde et lointaine, comme les premiers grondements du tonnerre. Mais rien ne peut plus la contenir, elle est enfouie depuis si longtemps, elle se libère, accourt, enfle, explose. Je la fuis en courant dans le jardin, elle n'osera pas s'exposer à la folie de ce vent d'orage, qui arrache tout sur son passage. Les feuilles des arbres fruitiers s'envolent, tournoient, entraînant avec elles des fleurs décapitées et un flot de brindilles, dans une ronde folle et échevelée. De grosses gouttes tièdes s'écrasent timidement sur mon visage fatigué, surprises d'y rencontrer les larmes amères d'un chagrin d'enfant. Puis l'averse s'alourdit, et bientôt la pluie piétine le jardin, avec colère et passion, comme un danseur de flamenco. Je me laisse conduire par les éléments déchaînés, leur force et leur certitude m'accompagnent, et m'encouragent à affronter ma peur.

Les massifs de millepertuis et d'hortensias, qui tentaient de résister à cette fureur céleste en se balançant dans tous les sens, se courbent maintenant vers le sol, en signe de soumission. Ils me montrent l'exemple, et c'est avec humilité que j'accueille cette souffrance trop longtemps refoulée.

Quand tout s'est apaisé, j'étais trempé. Je me suis allongé sur le canapé de la véranda en m'enroulant dans une couverture. La nuit tombait.

C'est le chat roux qui m'a sorti du sommeil au petit matin : il frottait sa tête doucement contre mon front en ronronnant très fort. Les autres n'étaient pas loin et nous surveillaient sans en avoir l'air. J'ai pensé à elle, à moi, aux chats. Ils nous ressemblent. Ils feignent de ne jamais rien demander et sont d'une exigence démesurée. Ils semblent indifférents, mais leur jalousie est redoutable. J'ai pensé que l'amour est un sentiment bien étrange. Et indéfinissable.